

Je passai devant la fenêtre obscure de la chambre d'ami, éprouvant du pied, à chaque pas, la toiture de plomb, avant d'y risquer le poids de tout mon corps. Je passai devant les fenêtres obscures de la chambre de Laura. (Puisse Dieu la bénir, et, cette nuit, veiller sur elle !) Je passai devant la fenêtre obscure de sir Percival. Là, j'attendis un moment ; je m'agenouillai, m'appuyant sur mes mains ; et, m'abritant du pan de muraille qui, du bas de la fenêtre éclairée, allait rejoindre le toit de la verandah, je me traînai au poste que je voulais atteindre.

Quand je me risquai à lever les yeux sur cette fenêtre même, je m'aperçus que la partie supérieure seule était ouverte, et qu'à l'intérieur le store était abaissé. Tandis que je regardais, l'ombre de madame Fosco passa derrière le champ lumineux du store... puis, je la vis revenir lentement dans le sens opposé. Jusquelà, elle ne devait pas m'avoir entendu ; — l'ombre, sans cela, se serait certainement arrêtée derrière le store, en supposant même que madame Fosco n'eût pas eu le courage d'ouvrir la fenêtre et de regarder au-dehors.

Je me plaçai tout contre la balustrade de la verandah, m'assurant d'abord, au toucher, de la place occupée par les caisses à fleurs que j'avais à ma droite et à ma gauche. Il se trouvait entre elles assez d'espace pour me permettre de m'asseoir, mais pas un pouce de plus. Le feuillage parfumé de l'arbuste que j'avais à ma gauche effleura ma joue, lorsque j'appuyai légèrement ma tête à la balustrade.

Les premiers bruits qui m'arrivèrent d'en bas furent ceux de trois portes que, successivement, on ouvrait ou on fermait, (cette dernière alternative, beaucoup plus probable que l'autre), sans doute les portes qui donnaient accès dans le vestibule et dans les chambres attenantes aux deux côtés de la bibliothèque, celles-là mêmes que le comte s'était promis d'explorer. Le premier objet que j'aperçus fut l'étincelle

rouge qui, partie de la verandah et voyageant dans les ténèbres, s'avança dans la direction de ma fenêtre ; là elle fit halte un moment, et revint ensuite à son point de départ.

— Au diable votre agitation !... Quand donc comptez-vous vous asseoir ? grommela au-dessous de moi la voix de sir Percival.

— Ouf ! comme il fait chaud ! dit le comte, poussant un soupir de fatigue.

Son exclamation fut suivie du bruit métallique que faisaient les chaises de jardin quand on les traînait sur les briques dont la verandah était pavée. Ce son, bien venu, m'apprit qu'ils allaient s'asseoir comme à l'ordinaire dans le voisinage immédiat de la fenêtre. La chance, jusque-là, se prononçait en ma faveur.

L'horloge du campanille sonnait minuit moins un quart au moment où ils s'installaient dans leurs fauteuils. J'entendis, par la fenêtre ouverte, un bâillement de madame Fosco, et je vis son ombre se dessiner une lois encore derrière le transparent lumineux.

Pendant sir Percival et le comte commencèrent à causer, modérant ça et là, un peu plus que de coutume, la diapason de leur voix, mais sans jamais venir à se parler tout à fait bas. L'étrangeté de sa dangereuse situation et la crainte que m'inspirait, en dépit de moi-même, la fenêtre éclairée de madame Fosco, me rendirent d'abord difficile, — presque impossible, devrais-je dire, — de conserver ma présence d'esprit et de consacrer toute mon attention à la conversation engagée au-dessous de moi.

Pendant quelques minutes, je ne réussis qu'à en saisir les traits principaux. J'entendis le comte expliquer que la seule fenêtre éclairée était celle de sa femme ; que le rez-de-chaussée du château avait été parfaitement exploré ; qu'ils pouvaient donc, sans crainte d'accident,

se communiquer l'un à l'autre ce qu'ils avaient à se dire.

Sir Percival se plaignit aigrement à son ami de ce que, pendant toute la journée, ce dernier avait tenu peu de compte de ses désirs et négligé ses intérêts. Le comte, sur ce point, se défendait en déclarant que certains troubles, certaines inquiétudes dont il était assiégé, avaient absorbé son attention tout entière, et qu'en somme, pour une explication comme la leur, le seul moment à choisir était celui où ils pouvaient s'assurer de n'être ni interrompus ni surpris :

— Nos affaires, Percival traversent une crise sérieuse, disait-il, et si nous devons prendre pour l'avenir quelque parti définitif, c'est dans le conseil secret de cette nuit que nous aurons à l'arrêter.

Cette phrase du comte fut la première que je parvins à saisir, mot pour mot, comme elle avait été dite. À partir de ce moment, sauf quelques lacunes, quelques interruptions passagères, mon attention se concentra sur cet entretien palpitant d'intérêt ; et je le suivis sans en perdre une parole :

— Une crise ? répéta sir Percival. La crise est pire que vous ne vous l'imaginez ; c'est moi qui vous en répondez.

— Je l'aurais supposé, reprit froidement son interlocuteur, d'après votre conduite depuis un ou deux jours. Mais, ne nous pressons pas. Avant de passer à ce que je ne sais pas, établissons, d'une manière certaine, ce que je sais. Voyons si je suis bien fixé sur le passé, avant de combiner quoi que ce soit pour l'avenir.

— Laissez-moi d'abord aller chercher l'eau et le brandy... et vous apprêterez vous-même votre grog.

— Merci, Percival ! de l'eau fraîche, avec plaisir, une cuillère et le sucrier... De l'eau sucrée, mon ami, et rien autre chose.

— De l'eau sucrée, à votre âge?... Allons ! arrangez vous-même cette tisane

d'hôpital... Vous autres étrangers, vous êtes bien tous les mêmes.

— Maintenant, Percival, écoutez !... Je vais vous soumettre carrément notre position telle que je l'envisage ; et vous me direz ensuite si je suis ou non dans le vrai... Nous sommes revenus du continent en ce château, vous et moi, dans une situation d'affaires très-sérieusement embarrassée.

— Abrégeons ! Il me fallait quelques milliers de livres, et à vous quelques centaines ; — faute de cet argent, nous étions tous deux en bonne voie de chavirer ensemble. Voilà la situation. Faites-en ce que vous pourrez !... En avant, marche !

— Eh bien ! Percival, pour parler de votre bon anglais tout rond, il vous fallait quelques milliers de guinées, il m'en fallait quelques centaines ; et la seule manière de se les procurer était d'emprunter, avec l'aide de votre femme, l'argent dont vous aviez besoin (plus le léger supplément applicable à mes humbles nécessités). Pendant notre voyage de retour en Angleterre, que vous disais-je au sujet de votre femme ? et que vous ai-je répété, une fois arrivés ici, quand j'eus vu par moi-même quelle espèce de femme était miss Halcombe ?

— Que voulez-vous que j'en sache ? Comme à l'ordinaire, je suppose que vous ne ménagiez pas vos paroles, et me lâchiez vos aphorismes à raison de dix-neuf par douzaine.

— Je vous disais ceci : L'habileté humaine, mon cher ami, n'a découvert encore que deux moyens par lesquels un homme puisse mener une femme. L'un est de la dominer par la force, — méthode généralement adoptée par la brutalité des castes inférieures, mais à laquelle répugnent, élevées et raffinées, celles qui dominent la foule. L'autre moyen (qui demande beaucoup plus de temps, plus de combinaisons, mais qui, en somme, offre autant de certitude), est de ne jamais